

contraires, elles ne sont pas antagonistes pour autant, mais sont un équilibre, neutre en soi, dont il nous appartient de faire qu'il soit positif.

» La flèche de mon désir, ascensionnelle, est retenue à la terre par une contingence inéluctable, la pesanteur. Pesanteur de toute chose, de toute personne, de quelque événement, de tout acte. Y compris celui de désirer. Pourtant, c'est bien de l'enfermement de mon esprit dans un corps heureux et malheureux que naît cette flèche. Le paradoxe n'est qu'apparence.

» La plus belle figuration de liberté, le vent, que serait-il sans la rencontre de pressions différentes, hautes et basses, volerait-il, puits de rêves, sans les changements brusques de température ?

» Ces différences elles-mêmes ne sont qu'illusion. Qu'importe la vague, large et arrogante, ou sa voisine, petite et mort-née ? Seul compte l'Océan, dont elles émanent et où elles retournent. Courez, chers petits, vous mettre à l'abri du monde et tremblez, car vous êtes le monde. Comment y échapper ?

» Vous formez un couple alchimique, dans le cycle des transformations. Votre erre est infinie. Vous avez été les premiers amants de l'humanité, vous êtes la fleur de l'amour même, et vous serez encore oiseaux par deux dans les ciels à venir et confluence des flux de la terre. Je vous aime. »

Les yeux embués de larmes, Marzin pesta contre la fumée et se leva pour nous servir à boire.

XVI

Au mitan de la journée, la main dans la main, nous dévorant de baisers, Lucile et moi faisons route sans nous retourner. Elle n'avait pas reparu chez elle. Un courrier griffonné à la hâte ferait l'affaire pour un homme si peu soucieux d'elle.

Après avoir repris au bourg voisin ma voiture et payé ma logeuse, c'est à la ville proche que nous sommes allés pour acheter une toilette à Lucile.

La moiteur de tes mains me laisse à penser que la crainte t'habite. Tu jettes des regards furtifs et tu redoutes une reconnaissance en ces lieux de multitude. L'œil de la foule a remplacé celui de lumière, le soleil, filtré par les branchages de la forêt et les brumes de la saison. Ici, nous sommes en pays hostile, à tout le moins étranger. Nous ne nous y attarderons. Les sourires fades ou liquoreux des commerçants nous donnent la nausée. L'existence ici est parade, et l'individu est jugé à l'aune de sa vestimentation, de sa voiture ou de sa situation, comme ils disent. Comment pourrions-nous vivre simples et nus, clos en ces murs ? À force de paraître, ces gens finissent par disparaître. Ils portent dans les yeux une flamme mal éteinte et, le nez au sol, courbés sous le poids du vide d'être ou, à l'inverse, les narines au vent, l'autosatisfaction arborée comme substitut de leur